en se séparant de vous, fait des vœux pour la félicité de la chevaleresque nation mexicaine. Tous nos efforts ont tendu à établir la paix intérieure.

» Soyez assurés, et je vous le déclare au moment de nous séparer, que notre mission n'a pas eu d'autre but, et que jamais il n'est entré dans les intentions de la France de vous imposer une forme quelconque de gouvernement contraire à vos sentiments.

» Maréchal Bazaine.

« Au quartier général de Mexico, le 3 février 1867. »

Enfin, le 5 février, le maréchal Bazaine, accompagné du général Castelnau, prit le commandement des troupes françaises qui, en tenue de campagne, drapeaux déployés, musiques en tête, traversèrent les rues de la capitale. La foule était énorme sur leur passage, foule calme et silencieuse, dans l'attitude de laquelle on pouvait distinguer cependant l'expression d'un regret sympathique pour nos soldats, en même temps que l'appréhension des événements qui allaient se passer. Les fenêtres du palais impérial étaient hermétiquement fermées ; Maximilien semblait n'avoir pas un regard pour ces soldats qui avaient risqué leur vie afin d'assurer la couronne sur sa tête, dont plusieurs avaient été blessés et qui laissaient de nombreux frères d'armes ensevelis sous la terre mexicaine.

Le maréchal s'arrêta, le premier jour, au camp de la Piedad, à cinq kilomètres de Mexico ; il y fut rejoint par les troupes laissées en arrière à la garde de la ville, et le lendemain la colonne repartit au grand complet. Le général Castelnau prit la diligence pour Vera-Cruz (où il s'embarquait le 13 février) ; le maréchal continua de marcher avec les troupes, s'arrêta un instant à Puebla, puis à Orizaba, pour attendre l'empereur Maximilien au cas où il se déciderait à quitter le Mexique. Le maréchal avait appris à Acultzingo la nouvelle d'une défaite complète de l'armée impériale, commandée par Miramon ; il adressa, le 13 février, au général de Castagny, une dépêche lui prescrivant d'envoyer à Mexico un homme sûr pour en rapporter des nouvelles positives et transmettre une dépêche chiffrée à M. Dano, qui était resté au Mexique comme ministre de France. « Je puis encore, disait le maréchal, tendre la main à Sa Majesté pour l'aider à se retirer ; dans quelques jours cela sera impossible. » Cette dépêche se croisa avec un billet de M. Dano, écrit le 14 février et portant ces mots : « L'empereur est parti hier de Mexico.... Suivant les communications de M. Murphy, l'empereur serait parti pour assister aux opérations de l'armée dans l'intérieur. » A la communication transmise par le général de Castagny, M. Dano répondit plus explicitement que personne ne pouvait retenir l'infortuné Maximilien, et les représentants de la France moins que tout autre. Le maréchal reçut cette dépêche à Orizaba, et se regardant comme désormais dégagé de toute obligation envers l'empereur, il hâta sa marche sur Vera-Cruz. Afin d'éviter le séjour des terres chaudes, les troupes suivaient la route de terre jusqu'au Paso-del-Macho, où elles s'embarquaient sur le chemin de fer et n'arrivaient à Vera-Cruz que pour monter à bord des bâtiments qui les attendaient. 7,000 hommes étaient restés échelonnés le long de la ligne du chemin de fer et s'embarquèrent les derniers. Le maréchal avait obtenu par ses négociations la remise de tous les prisonniers français : le *Phlégéthon*, envoyé à Matamoros, ramena un officier et 30 hommes du régiment étranger, faits prisonniers à Santa-Ysabel, 4 officiers et 40 Autrichiens pris à Camargo. Déjà Porfirio Diaz avait échangé les Français pris à Miahuatlan et à Oajaca, mais il refusa de rendre les Autrichiens, à qui le maréchal fit passer un secours de 12,000 francs.

Ainsi le départ des troupes s'opéra sans incident fâcheux : aucun détachement ne fut attaqué par l'ennemi ; pas un homme ne resta en route. L'effectif des troupes rapatriées s'élevait à 28,693 hommes. Avoir réuni et ramené à point nommé au port d'embarquement un tel effectif réparti sur une superficie double de celle de la France, pouvait certes passer pour une belle opération de guerre, mais les troupes étaient honteuses du rôle qu'on leur avait fait jouer au Mexique : l'abandon du matériel et des chevaux donnait à la retraite une apparence de déroute, et dans l'ignorance des dessous de la politique, les officiers, surexcités d'ailleurs par les propos des états-majors et d'un certain nombre de généraux, s'en prenaient au maréchal Bazaine de l'issue fâcheuse de la guerre. « Le maréchal, écrivait l'un d'eux, a soulevé

contre lui l'indignation de tout le monde par sa conduite tortueuse et le résultat auquel il est arrivé. Les calomnies de toutes sortes pleuvent sur lui ; je crains fort qu'il ne se soit préparé un triste retour en France. C'est bien triste de voir que l'unique résultat de notre si longue campagne est de nous en aller honteusement, sans seulement trouver quelqu'un qui veuille traiter avec nous, et de laisser nos nationaux sans garantie [1]. »

Les calomnies auxquelles il est fait allusion dans cette lettre allèrent si loin, que Bazaine crut devoir, à Orizaba, convoquer les généraux et chefs de corps présents pour leur donner lecture d'une partie des instructions confidentielles qu'il avait reçues de Paris, afin de leur montrer qu'il n'avait été que l'exécuteur des ordres venus d'en haut.

Il s'embarqua le dernier, le 13 mars, à bord du *Souverain ;* il avait prolongé son séjour à Vera-Cruz jusqu'aux dernières limites du possible, et sur la fausse nouvelle que Maximilien avait quitté Mexico pour gagner la mer, il avait remonté en toute hâte jusqu'à la Soledad avec quelques officiers, comptant s'appuyer sur l'arrière-garde et sur le bataillon égyptien. Six semaines après, le *Souverain* était signalé en rade de Toulon : le préfet maritime et le commandant de la subdivision se rendirent à bord pour signifier au maréchal l'ordre qui leur avait été donné ne pas lui rendre d'honneurs. La population, prévenue par les journaux de cette disposition extraordinaire, assistait sur le quai au débarquement du maréchal, qui traversa la foule le cœur brisé. L'accueil qui lui fut fait à Paris fut donc plus que froid, et cependant un an ne s'était pas écoulé que le maréchal Bazaine était appelé au commandement le plus important sur la frontière, puis il était nommé commandant en chef de la garde impériale et enfin, pour le malheur de la France, général en chef de l'armée du Rhin. Que penser de tout cela ? S'il nous est permis de donner notre humble avis, conforme à celui de M. le colonel Niox, il ne faudrait pas, pour juger le commandant en chef du corps expéditionnaire du Mexique, se laisser trop influencer par les événements de 1870.

(1) Lieutenant-colonel LOIZILLON. *Lettres sur la guerre du Mexique.*

Il nous reste à dresser le bilan de la guerre du Mexique. 38,493 hommes ont été envoyés au Mexique du 12 novembre 1861 au 25 juin 1863. 28,693 ont été rapatriés aux mois de février et de mars 1867, sur six paquebots et trente-deux bâtiments de l'Etat. Le total général des pertes ou du moins le minimum de ces pertes s'est élevé à 6,654 hommes, dont 1,627 tués ou morts à la suite de blessures, 4,735 morts de maladie et 292 de mort violente. En dehors de cela il convient de tenir compte des pertes énormes de la marine, qui s'élevaient, à la date du 23 janvier 1864, à 2,617 hommes, dont 40 officiers de vaisseau, morts et disparus.

Quant aux dépenses, elles ont été évaluées, déduction faite des recettes, à 336,440,000 francs, non compris, bien entendu, les pertes éprouvées par le commerce français et par les souscripteurs des deux emprunts mexicains. On peut ajouter que le triste résultat de la guerre du Mexique, en imposant au gouvernement français de rigoureuses économies pendant les années 1867, 1868, 1869 et 1870, a contribué à mettre l'armement de la France dans l'état d'infériorité relative qui a eu pour conséquences les désastres de 1870 et de 1871.